

l'autre sont quelquefois assez funestes pour donner la mort en très peu de temps. Ste. Lucie est la seule colonie où cette dernière existe. Il est singulier que sous le même climat, et à une distance de sept lieues, cet insecte, qui est extrêmement vigoureux, périsse en très peu de temps dans une île voisine.

Le scorpion noir ressemble, comme on sait, à une petite crevisse : lorsqu'il est parvenu à toute sa grosseur, il est gros, à Ste. Lucie, comme de doigt annulaire, et il a environ quatre pouces de long. Son venin est formé par six petites glandes, qu'on voit très distinctement sur la queue, et d'où part un vaisseau sécrétoire qui dépose la liqueur dans le dard pointu qui termine la queue de l'insecte. C'est au moyen de ce dard qu'il fait ses piqûres, qui sont ordinairement très dangereuses ; mais qui quelquefois ne produisent aucune espèce d'accident : cela semblerait prouver qu'il faut que le scorpion, ainsi que le serpent, soit irrité pour donner à son venin la violence qu'on y a observée. Il ne faut pas croire à cette fable, répandue par beaucoup d'auteurs, que le scorpion, lorsqu'il est au centre du feu, se pique lui-même pour se donner la mort ; cet effet ne pourrait pas d'ailleurs avoir lieu, parce que le dard de cet insecte est hors d'état de percer l'écailler dont l'animal est recouvert. Il faut aussi douter des prétendus combats que lui livre, dit-on, l'araignée, lorsqu'ils se rencontrent. Un naturaliste, M. CASSAN, mit, un jour, sous un récipient, un très gros, scorpion, un henneton, et une grosse araignée, qui est une espèce de tarentule. Le henneton fut dévoré le troisième jour par l'araignée ; mais le scorpion et elle se respectèrent toujours ; et ils moururent à la fin l'un et l'autre d'inanition. (*Beautés de l'Histoire d'Amérique.*)

L'AMÉRIQUE PRIMITIVE.

Les premiers Européens qui allèrent former des colonies en Amérique, y trouvèrent d'immenses forêts. Les gros arbres que la terre y avait poussés jusqu'aux nues, y étaient embarrassés de plantes rampantes, qui en interdisaient l'approche. Des bêtes féroces rendaient ces bois encore plus inaccessibles. On n'y rencontrait que quelques sauvages hérisrés du poil et de la dépouille de ces monstres. Les humains épars se suyaient, ou ne se cherchaient que pour se détruire. La terre y semblait inutile à l'homme, et s'occuper moins à le nourrir qu'à se peupler d'animaux plus dociles aux lois de la nature. Elle produisait tout à son gré sans aide et sans maître ; elle entassait toutes ses productions avec une profusion indépendante, ne